

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

Le Christ règne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 225-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE CHRIST RÈGNE

Un homme qui fut dans le camp de l'incrédulité, au XIX^{me} siècle, un lutteur infatigable, arrivé au terme de sa vie, se posait ces deux questions :

— « Sommes nous encore chrétiens ? »

Et il répondait : « Non, car la science arrachant à Jésus le manteau divin dont l'avaient revêtu la crédulité et la superstition, a anéanti le Christianisme. »

— « Sommes-nous encore religieux ? »

« Non ; le sentiment religieux a existé dans l'enfance de l'humanité, mais il a diminué avec les progrès de la civilisation... Aujourd'hui, la raison a achevé son œuvre contre la religion : celle-ci est vaincue, elle n'est plus, il ne doit plus y avoir de culte ».

Ainsi parlait le savant allemand Strauss. Soustraire l'homme à toute servitude, et, dans ce but, détruire dans son intelligence l'idée même de Dieu, lui rendre la liberté et l'indépendance, puis le placer au sommet de la création, afin qu'il put réaliser sa mission : dominer la nature et régner sur elle, tel fut le projet de cet incrédule, projet insensé dont il ne crut pouvoir assurer le succès qu'en travaillant à la ruine du Christianisme. Il succomba à la tâche ; il n'est plus, mais son esprit lui a survécu. Son œuvre de destruction, d'autres la poursuivent avec le même acharnement ; sa haine contre le Christianisme a passé dans le cœur de ses disciples.

A les entendre, le triomphe des idées anti-religieuses

est un fait accompli. La religion est vaincue. Les peuples n'en veulent plus.

Aveuglés par les progrès de la science moderne, ces hommes ont juré de ne plus courber leur front devant Dieu, l'auteur cependant de cet univers dont ils ne peuvent assez exalter la grandeur. Plus de foi à l'immortalité, plus de vie future, plus de sanction divine du bien et du mal, plus d'Eglise. Désormais, comme au temps de Robespierre, qu'il n'y ait qu'un seul culte, le culte de l'homme, le culte de la raison. Assez longtemps le monde a languï dans l'esclavage. Donnons à l'homme le sceptre royal. Dévoilons à ses yeux les chefs d'oeuvre de la nature. Qu'il les contemple, les comprenne et les admire et que ce soit là tout son bonheur !

Dans la poursuite de ce faux idéal dont la réalisation, croyait-on, devait amener pour l'humanité un nouvel âge d'or, que de forces ont été dépensées, que de vies d'hommes consumées ! On a employé tous les moyens. Mais, aux mains de l'incrédulité, la science a été la grande ouvrière. C'est elle qui a proclamé l'inanité des croyances religieuses et dénoncé au monde les mensonges du Christianisme, « en arrachant à Jésus le manteau divin dont l'avaient revêtu la crédulité et la superstition ».

Qu'elles promesses n'a-elle pas faites, promesse de paix, de prospérité, de grandeur, promesses fallacieuses qui ont séduit des milliers d'hommes et n'ont laissé au fond des coeurs qu'un vide immense, un amer désenchantement, un scepticisme effrayant qui arrachait à Jouffroy ces paroles : « Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a affaire ici-bas ; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible. »

Les apôtres de l'incrédulité ne furent que trop écoutés. Mais, dans aucun pays, leurs idées n'eurent autant

d'influence qu'en Allemagne. Là, en effet, le Protestantisme ne se défendit que faiblement. Ses apologistes transigèrent avec l'ennemi qui lui donna un coup mortel en niant l'authenticité des livres saints et la divinité de Jésus-Christ.

Maintenant, comme un corps sans vie, la religion fondée par Luther est en pleine décomposition. L'édifice qu'il a élevé s'écroule sous les coups du Rationalisme et des sectes. Ainsi s'est réalisé la parole d'une protestante célèbre : « Le protestantisme est encore incandescent du feu du catholicisme comme le fer continue de brûler après qu'on l'a tiré de la forge ; mais il se refroidira de plus en plus, et il ne restera autre chose que les inutiles scories de l'indifférentisme ».

Est-il étonnant qu'à ce spectacle l'incrédule crie au triomphe et dise : « Le Christianisme n'est plus ».

Cependant, si le docteur Strauss avait vu de près le vrai Christianisme, celui que Jésus-Christ a laissé au genre humain et qui s'est conservé dans toute sa pureté dans l'Eglise catholique, s'il avait étudié sans préjugé son action divine sur l'humanité, avec un peu de sincérité il eût parlé autrement.

L'épreuve a confondu et détruit l'hérésie, elle a fortifié la vraie doctrine. Eclairée et purifiée par le feu de la tribulation, l'Eglise poursuit sa marche. Elle n'est pas vaincue, puisqu'elle combat toujours. Non sa puissance n'est pas amoindrie. Qu'on se rappelle les glorieux travaux du Pontificat de Léon XIII, le grand Jubilé, les évènements qui précédèrent et suivirent la mort du Pontife ! On ne pourra s'empêcher de mépriser les cris de triomphe des impies et de dire aux âmes qui tremblent pour l'avenir de l'Eglise de Dieu la parole de Joab à Abner :

« Aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir ? »

Parce que les peuples corrompus par les excès de la civilisation tendent à redevenir païens et veulent se faire

un avenir en dehors de l'influence divine de la croix, la mission de l'Eglise serait compromise ? N'y a-t-il donc plus de peuples à évangéliser ? Ou bien les enfants de l'Eglise seraient-ils assez dégénérés pour garder la vérité captive sur leurs lèvres ? Quand l'hérésie et l'islamisme ravirent au catholicisme l'Asie, les Vandales, l'Afrique, Luther et ses émules le nord de l'Europe, d'autres peuples reçurent la lumière de l'Évangile, de nouveaux apôtres surgirent, et l'on vit l'Amérique et les Indes se faire gloire d'adhérer au culte du vrai Dieu.

Maintenant plus que jamais, l'Eglise est conquérante. Sans doute, pour défendre la croix et dilater les frontières du royaume de Jésus-Christ, elle n'a plus comme autrefois les croisades militaires, elle n'a plus ces ordres de chevalerie, la plus haute expression de l'héroïsme chrétien, le plus ferme rempart du Christianisme contre les Infidèles.

Cependant, de nos jours encore, le cri de « Dieu le seul » retentit sur les terres de l'Occident. Une nouvelle croisade a été organisée, la grande croisade moderne, celle du missionnaire et de la sœur de charité, croisade pacifique qui renouvelle et rajeunit le monde.

Voyez ces religieux et religieuses qui s'en vont sur la terre étrangère. On leur enlève une patrie. Mais d'autres pays les attendent, d'autres peuples les appellent, leur tendent les bras et leur souhaitent la bienvenue. Ces peuples ne sauraient trop se réjouir. Dieu leur envoie l'élite de ses bataillons, des âmes généreuses dont le dévouement n'est pas resserré dans les limites d'un pays mais aussi grand que l'univers. C'est vraiment pour elles que le poète a dit :

« Comme tout le ciel est ouvert au vol de l'aigle, ainsi ;
la terre entière est une patrie pour l'homme de bien ».

Successeurs des apôtres, apôtres eux-mêmes par les ardeurs de leur foi et les élans d'une âme dévouée jusqu'au martyre, les missionnaires sont partout, ils fondent en tous lieux des églises où fleurit la ferveur primitive. C'est vers

les missions que, au milieu des tristesses actuelles, le chrétien fidèle jette ses regards.

A l'aspect de « cette Jérusalem nouvelle qui sort du fond du désert brillante de clartés, » il se sent animé d'un courage nouveau. Une joie céleste remplit son cœur. Il envie le sort du missionnaire et dans son enthousiasme, il ne peut s'empêcher de dire : « Grâce à vous, fidèles ouvriers de l'Évangile, l'impiété est confondue, le Christ règne et l'Église triomphe.

Vous ne prêchez point dans l'élévation et dans l'éclat, mais, comme les apôtres, dans la pauvreté, l'abaissement et les souffrances. Aussi, vos œuvres sont bénies et les peuples arrachés à la mort. O fils des croisés, votre gloire est plus pure que celle de vos pères. Vous portez vos regards plus loin et plus haut que la Jérusalem terrestre, vous courez à des combats où le sang ne coule plus que pour faire des martyrs ».

Si, comme le chrétien fidèle, le docteur Strauss avait connu l'œuvre des missions, il aurait, au terme de sa vie, avoué sa défaite. On l'aurait vu jeter bien loin comme une arme inutile les dernières flèches qu'il destinait au Christianisme, et, sur ses lèvres flétries par le blasphème, on aurait surpris, suprême témoignage, le mot de Julien l'Apostolat :

« Tu as vaincu, Galiléen !

PAUL GAIST